

mécanicien était indemne. D'après les témoignages de ce dernier et de quelques passagers qui ne dormaient pas, et quoique l'obscurité, ainsi que la vitesse du convoi, ne permissent pas d'en être certain absolument, il semblait sinon évident du moins logique que les agresseurs fussent indigènes.

Houangni pao, Sseutch'ouan (République de Chine), huit heures. Victor sait que l'étape d'aujourd'hui sera longue, pénible, mais décisive. Mille sept cents mètres de montée : 1700 (en chiffres ça fait toujours plus d'effet qu'en lettres.) Lorsque le col sera franchi, à trois mille (3000) mètres d'altitude, on aura quitté le Sseutch'ouan. Un dernier regard à la vallée du Ya ho et, devant, une nouvelle vallée, mais plus haute, et les sommets tibétains. L'orage de cette nuit, qui a fait baisser la température de plusieurs degrés, l'a ragaillardi. Il se sent d'attaque. Jean et Augusto, eux, se sont plaints de ce que la pluie et le tonnerre les avaient tenus éveillés. Pas lui. Il fait un signe à Hia. Lève la tête. Le ciel est bas. On ne voit pas les sommets. Quel temps fait-il à Paris ? Aussitôt pensé, il se moque. Suis-je bête ! A Paris, il est... voyons...

Paris, trois heures du matin. Au vélodrome du Parc des Princes, 69 coureurs cyclistes groupés et 76 isolés prennent le départ du Tour de France. Première étape : le Havre, 388 km.

Environs de Paris, neuf heures. A Villebon, M. Édouard Julia, collaborateur du *Temps*, et M. René Quinton s'affrontent, à une distance de vingt mètres, en un duel au pistolet. Le premier s'étant estimé offensé par un propos du second, lui en a demandé réparation par les armes, ce que celui-ci a accepté. M. Paul Doumer, par ailleurs témoin de M. Julia, dirige le combat. Il rappelle aux protagonistes, de sa voix posée et sonore de parlementaire, que les deux balles seront échangées au commandement, suivant le rythme de 60 à la minute. Un petit air frais, point désagréable, fait frissonner les manches des chemises des deux adversaires. Quatre hommes observent en retrait. M. Paul Painlevé, le mathématicien député, et le colonel Marchand, témoins de M. Quinton. M. Perrault, l'autre témoin de M. Julia, et le Dr Martel, qui assiste les combattants.

« Messieurs, êtes-vous prêts ? »

Painlevé regarde Doumer. Doumer l'agace et il l'admire en même temps. Il admire l'ascension de cet homme modeste, d'abord professeur, puis député, puis ministre, puis gouverneur de la banque d'Indochine... Un radical opportuniste. Comme eux tous. Et quel culot ! Il était encore marié à ses chères études quand Doumer, alors ministre des Finances du gouvernement Bourgeois, avait proposé l'instauration d'un impôt général sur le revenu. Oh ! presque rien ! Un taux de base de 1 % s'élevant progressivement jusqu'à un plafond de

« Un...

PAAF ! PAAF !

Deux »

5 % pour les revenus supérieurs à 50 000 fr. Mais quel frisson à la Chambre et au Sénat ! Quels cris d'orfraie ! Une idée communiste !

Ah ! Que ? Quoi ? Bon. C'est fini ? Les deux ont tiré ? En même temps ? Tiens, Quinton est blessé ! Pas grave. Il se tient la main. Painlevé s'approche. Le Dr Martel est déjà là, relève la manche. « Non, non, laissez ! » dit Quinton avec agacement. Le docteur insiste. Inspecte la saignée. Non. Pas de sang. Pas une égratignure. Bon. L'affront est lavé. Quinton a l'air déçu. Déçu d'être vivant ? Le con !

Tout de même, constatent ensemble Doumer et le colonel Marchand : la crosse du pistolet de Quinton est fracassée. Ça paraît incroyable. Les autres s'approchent à leur tour. Julia aussi. Il faut se rendre aux raisons de la balistique. La balle de Julia a frappé la crosse du pistolet de Quinton dans sa main *sans le blesser*. Stupéfiant) Incroyable ! Quelqu'un dit : Magnifique ! (Ah non, pense Painlevé, ce n'est pas le mot.) Même Quinton commence à se déridier. Il l'a échappé belle. Julia et lui se regardent d'un œil neuf. On dirait qu'ils viennent d'arriver ensemble, chacun par une face différente, au sommet du mont Blanc. Pour un peu, ils s'embrasseraient !

Ils s'embrassent. Ils l'ont atteint. Sept heures de marche. Lente. Régulière. Ininterrompue. Le nez en bas. Soufflant comme un naseau. Une histoire de nez qui va cent fois à la rencontre du genou ; de genou qui repousse cent fois le nez ; de nez qui souffle cent fois sa sonore déception... Le ciel s'est dégagé vers midi. Trois heures encore. Le sommet. Ce « regard par-dessus le col » qu'on attend si

longtemps, qu'on souffre, dont on rêve en marchant et parfois désespère, il faudra qu'il l'écrive un jour. Cette joie. Cet amalgame. Lorsque le mot vient au muscle, que le muscle se rend aux mots. Que l'on croit respirer ce qu'on voit. Qu'on voit — enfin — ce que l'on respire<sup>1</sup>.

*Le Petit Parisien*, qui se flattait sous son titre d'avoir le plus fort tirage des journaux du monde entier, fit sa « une » sur l'idée d'un complot. En plaçant en effet le portrait de l'archiduc Rodolphe et de Maria Vetsera, son amante, en regard de celui du couple archiducal, il suggérait immédiatement au lecteur l'idée d'établir un parallèle, qui allait faire fortune par la suite, entre le pavillon de chasse de Mayerling et le quai Appel de Sarajevo.

Même Olivier, lorsqu'il l'acheta de bon matin, trouva la ficelle un peu grosse. Il n'avait que douze ans au moment des faits, mais il se souvenait qu'à table, son père avait plaisanté — ça l'avait frappé parce que c'était la première fois depuis que maman était morte l'an passé : « I' veulent donc nous faire croire que la chasse aux amoureux est ouverte en Autriche ? En plein mois de janvier ? » Après quoi il avait ajouté pour lui-même, à voix basse : « Comme si c'était pas suffisant comme explication d's'buter d'désespoir... »

Olivier finit de vider son verre de café. Paya. Se leva. Abandonnant ostensiblement le journal sur la table de faux marbre veiné du bistrot « Le Percé », situé au bas de chez lui, où il venait souvent prendre son petit déjeuner. Puis il sortit dans la rue Simon Crubellier, qu'il descendit vers le boulevard de Courcelles. Traversant celui-ci, il se dirigea vers le parc Monceau.

Rilke reçut la lettre de Lou écrite à Göttingen le 27. Comme il n'avait pas encore expédié sa réponse à la lettre précédente, il résolut d'utiliser ce retard très relatif pour faire à Lou la surprise de recevoir à la fois les deux réponses, sous la même enveloppe.

*Aujourd'hui (29), après ta seconde lettre*, écrivit-il en guise de transition... Relut la dernière phrase de Lou : « Cela te fait mal ; mais, à travers ton mal, je devine ton bonheur. » Elle avait ajouté, à la ligne — ça faisait un peu grandiloquent : « Pardonne-le moi. »

---

<sup>1</sup> . *Equipée*, ch.8.

De toute façon, il n'était d'accord avec rien ou presque rien de la missive de Lou. Ni avec cette perçante intuition clinique vaguement maternelle, ni avec le gentil délire, qui la précédait, sur la légitimisation de notre enveloppe corporelle par l'amour d'autrui...

*Peut-être, chère Lou, peut-être, commença-t-il. Point.*

C'était abrupt et désinvolte. Elle comprendrait. Ou pas. Peu importe. Écrivit encore trois phrases dans le style hypocondriaque habituel : je me sens lourd, opaque, inhibé, mon bras retombe... Puis, soudain, sans qu'il sache comment ni pourquoi, l'illumination. Le corps souffrant transfiguré, en bout de plume. La plume comme la lance du soldat romain, au Golgotha, entre les côtes du futur ressuscité.

*Mon corps est devenu une sorte de trappe, poursuivit-il courbé au-dessus de la table (point virgule) ; au lieu d'accueillir et de restituer, comme jadis, il happe, il enferme ; une surface faite de trappes dans lesquelles des impressions torturées dépérissent, une zone figée, un matériau non conducteur ; et très très loin, comme au centre d'un astre en train de refroidir, le feu merveilleux qui ne peut plus que provoquer une éruption ici ou là, sous des formes troublantes et redoutables comme un cataclysme pour la croûte indifférente.*

Après qu'ils eurent été embaumés, les corps de François-Ferdinand et de Sophie Chotek reçurent la bénédiction solennelle de l'archevêque Stadler. On dressa l'acte de décès et d'identification. Puis on les coucha dans les cercueils, la tête sur un oreiller, les mains jointes, un drap blanc tiré jusqu'à la hauteur de l'abdomen. Ils furent montés ensuite au premier étage du Konak, où ils seraient ainsi exposés au public, sur un catafalque, tout l'après-midi.

Victor entama la longue descente vers la vallée de Tong ho, en bas, à mille mètres. Tout de suite, il se souvint. (Pourquoi l'homme oubliait-il toujours ?) Que, passée l'ivresse des premiers pas ailés, la descente est incomparablement plus douloureuse que la montée. (Peut-être parce que l'enfant, en lui, continue à vouloir entendre les histoires que Dédale devait raconter à Icare pour l'aider à atteindre la sortie ?) Et toutefois le remède donné avec le mal. De l'eau encore, partout de l'eau en sources filtrant jusque sur le bord du chemin. Un regard neuf, comme lavé. Une vue

perçante, portant beaucoup plus loin que prévu. Des couleurs neuves aussi, oui, *neuves*. Celle-ci par exemple : du jaune soufre qui perce dans le manganèse, il n'en avait encore jamais vu... Comme si chaque sommet franchi, le monde se recomposait encore et encore, chaque fois différemment.

M. René Renoult, député de Haute Saône, ministre des Travaux Publics, trouva le rapport Kling sur sa table. L'étude comparative de la production et de la composition des poussières recueillies dans les tunnels du métropolitain et dans ceux du Nord-Sud donnait des résultats alarmants. Non seulement le métro produisait près de deux fois plus de poussières que le Nord-Sud, mais les poussières du premier contenaient en outre un pourcentage de fer et de fonte nettement supérieur, surtout pour le fer métallique, à celui des poussières du second, essentiellement formées de silice et de matières organiques.

Reprenant les conclusions de M. Kling, directeur du laboratoire municipal, le Conseil suggérait la multiplication des bouches d'aération, mais surtout le remplacement des rails en acier ordinaire par des rails en acier durci et celui des sabots de freinage en fonte par un aggloméré de corde et de goudron qui avait fait ses preuves sur le Nord-Sud.

*Elle est le bronze de la cloche (Rilke parlait à présent de son âme) que Dieu ne cesse de porter à l'incandescence, préparant l'heure puissante de la fonte ; mais moi, je suis encore l'ancien moule, celui de la cloche précédente, le moule têtue qui a fait son devoir et ne veut pas qu'on le remplace — de sorte qu'il reste vide. — Peut-on voir si clair et ne pas trouver d'issue ? !*

A Laitre-sous-Amance (Meurthe et Moselle), M. Emile Bertrand, un cultivateur de trente-deux ans, prit sa fourche et se porta, plein de colère, au-devant de la voiture de foin qui, une fois de plus, traversait son pré de luzerne comme si de rien n'était. Maintenant, ça suffisait ! Sa voisine n'en faisait qu'à sa tête, elle allait voir ! Il héla Victor, son domestique, qui menait la charrette. Il le connaissait bien, le Victor, à quelques années près ils avaient tous deux le même âge..., une vraie tête de mule, totalement dévoué à sa patronne.

« Eh ! Dis donc ! T'sais pas où t'es ? Fais demi-tour !

— Moi j'ai des ordres, répondit l'autre sans retenir nullement son attelage.

— Sur mon pré, c'est moi qui les donne les ordres. Cesse d'avancer, mon gars, ou j't'pique ! »

Ils étaient tout près l'un de l'autre. Victor, l'œil sombre (il commençait à avoir peur mais il n'en voulait rien laisser paraître), marqua le pas. Emile crut qu'il allait vraiment s'arrêter. Puis soudain « Ahé ! » dit-il en se tournant vers les bêtes. Et il fit un grand pas, l'épaula en avant dans sa direction.

Emile tendit la fourche. Il n'allait quand même pas l'empaler... Mais Victor, poussé par l'élan, pressé par les bêtes, talonné par la peur, fit un large moulinet du bras pour en effacer les pointes.

Alors Emile, écartant la fourche d'un geste vif vers la droite, la repointa dérechef par en-dessous en remontant vers le sternum. Et il poussa. Oh, à peine ! devait-il dire par la suite. Juste pour le piquer. Qu'il prenne la menace au sérieux. Qu'il s'arrête, quoi.

Il s'arrêta en effet. Mais à la stupéfaction d'Emile, Victor devint brusquement tout pâle. Il ouvrit la bouche toute grande sans émettre quoi que ce soit, et il s'effondra sur le sol comme une poupée de chiffons.

Emile aurait bien cru (il aurait voulu le croire) à un évanouissement... au pire une embolie... s'il n'avait compris, à voir la tache de sang qui grandissait sur la chemise de Victor, qu'il venait de lui planter une dent de sa fourche en plein cœur.

L'ambassadeur de Russie, von Hartwig, venu présenter ses condoléances hypocrites à l'ambassadeur autrichien à Belgrade, tomba soudainement du siège où celui-ci l'avait invité à s'asseoir. En quelques minutes, il était mort. « Dans mon ambassade ! Précisément dans mon ambassade ! » se désola toute la journée le jeune baron diplomate.

*J'habite vraiment dans un monde de porcelaine, songea Victor.*

Il venait d'atteindre Tsingtsi hien, dans la vallée du Tong ho, à dix-sept heures (heure locale), ayant parcouru 60 *li* en neuf heures, soit un peu moins de quatre kilomètres à l'heure. Sur route de haute montagne, avec des mules lourdement chargées, et un véritable cortège de *pei-tje* à doubler sans cesse, c'était une excellente moyenne.

Au même moment à Aden, Monfreid cherchait désespérément une solution. Il fallait à tout prix qu'il rentre à Djibouti. Une cargaison d'armes l'y attendait depuis son départ il y a quinze jours. Lui qui pensait qu'il n'avait à faire qu'un saut pour venir chercher le grand boutre... Tu parles d'un « saut » ! D'abord les formalités, puis la mousson. Impossible de traverser le golfe. Rien que des sauts de puce le long de la côte. Et pour finir, il avait dû battre en retraite sous peine d'y laisser la peau. *Tbārek Allāh !*<sup>1</sup>, ça c'était bien passé, au moins pour les hommes et l'infrastructure des deux boutres. Mais à présent, s'il voulait repartir, il fallait acheter de nouvelles ancrs et des amarres. Avec quel argent ? Depuis ce matin, il essayait vainement d'en obtenir. Normal, on ne le connaissait pas à Aden. En désespoir de cause, il avait pensé à un transfert télégraphique de Djibouti. Expédié un télégramme. Maintenant, il attendait.

L'empereur François-Joseph arriva à quatorze heures à la gare de Schönbrunn. L'archiduc Charles-François-Joseph, son petit-neveu, le fils d'Othon, son nouvel héritier depuis hier, était sur le quai. Encore heureux ! Tout le matin, durant le trajet, il avait eu des mots avec Kathy. Un trajet infini. Près de deux cents kilomètres d'ouest en est, à vol d'oiseau. Beaucoup plus en réalité, parce qu'il fallait d'abord monter au nord par la vallée de la Traun — Ebensee, Gmunden, Lambach —, jusqu'à Linz, où l'on bifurquait à l'est, et après tout droit, en suivant le cours de la Donau. Ç'avait beau être un train spécial, sans aucun arrêt, avec le confort des wagons impériaux, on hésitait, à quatre-vingt-quatre ans, à faire le trajet de Bad à Schönbrunn pour un oui ou pour un non. Cette fois c'était pour un non. « Non, non, disait Kathy, il est très bien, ce petit ! » Lui soutenait que non. Que ça n'était pas possible. Non, non et non. (Qu'est-ce que je disais ?) Ah, oui : un fils d'Othon ! Le destin ne l'avait pas gâté avec sa famille. Ça non. Mais le pire de tous, c'était Othon. Son neveu. Le fils de Charles-Louis, son second frère. Le frère cadet de François-Ferdinand. Mort en 96. Non, ça c'était Charles-Louis. En 89. Non, c'était Rodolphe. Voyons... (Il s'aida de ses doigts.) En 67, Maximilien<sup>2</sup>. En 89, Rodolphe<sup>3</sup>. En 96, Charles-

---

<sup>1</sup> . « Dieu soit béni ! »

<sup>2</sup> . Son premier frère.

<sup>3</sup> . Son fils.

Louis. En 98, Elisabeth<sup>1</sup>. Donc... Othon... en 1906. En 1906 ? Si près ? Ce devait être lui qui était mort en 96. Et Charles-Louis alors ? Eh bien... en... en 78. Mais non, voyons ! Ha ! ha ! ha ! Il radotait ! En 78, c'était François-Charles<sup>2</sup>. Sûr ? Sûr. Bref un dégénéré, un corrompu, un pourri. Un ivrogne. On disait que, retour de chasse, il avait sauté à cheval par-dessus le cercueil d'un cortège d'enterrement qu'il avait trouvé sur sa route, suivi par tous ses compagnons de débauche. Qu'on l'avait trouvé dans les couloirs du restaurant *Sacher* vêtu seulement de son ceinturon. Que... que... (Ça l'étouffait rien que de l'évoquer.) Et Kathy qui disait que non ! Qu'un père ça ne prouve rien. Que le petit n'était pas responsable... C'est vrai que, jusque-là, il n'avait pas fait parler de lui. Mais ce n'était pas un *pur* soldat. Qu'est-ce que c'était que ces idées de faire des études supérieures à Prague, quand il y était en garnison ? Et aux *deux* universités encore ! Pourquoi en tchèque ? Ce serait cette *Pute*<sup>3</sup> de Chotek, sa tante, qui l'aurait influencé, que ça ne l'étonnerait pas ! Kathy disait que non. Toujours non. Elle ne savait dire que ça. Même à lui. Même cette nuit. Elle n'avait pas voulu. Il sentait bien que ce n'était plus tout à fait ça. Qu'elle s'énervait. Sans doute parce que l'âge aidant, il devenait trop sérieux, trop travailleur, pas assez léger, distrait, tête en l'air, pour une femme pétillante comme elle. N'était-ce pas ce qu'elle lui avait dit tout bas, dans le noir, après une demi-heure d'efforts, pourtant pas si vains... qu'elle le trouvait *reich*, fécond, pas assez *Star*, étourneau ? C'est du moins ce qu'il avait entendu, car il avait l'oreille dure<sup>4</sup>. Il n'allait pas la faire répéter de peur qu'elle cesse, c'était si bon. Bref. Il s'était marié, d'accord. Charmante, Zita de Bourbon de Parme. Charmante. Enfin, elle ne valait pas Elisabeth, hein ? Ni même la Chotek, du reste. La Chotek d'il y a vingt ans. Mais charmante. De bon lignage. Arrière-petite-fille de Charles X. Très... *Französin*... *sehr*... *franzosenfreundlich*<sup>5</sup>. Mais du Français de bonne souche. De bonne tenue. Élevée chez les Bénédictines. Kathy dit non, qu'est-ce qu'elle en sait ? Il a fait venir Margutti, son aide de camp. Le général dit oui. Les Bénédictines de Sainte-Cécile de Solesmes. En France ? Non. A Cowes, sur l'île de White... Deux enfants. L'aîné, un mâle, a vingt

---

<sup>1</sup> . Sa femme.

<sup>2</sup> . Son père.

<sup>3</sup> . Dinde.

<sup>4</sup> . En sorte que Catherine Schratt aurait pu aussi bien dire : trop *weich*, mou, pas assez *starr*, raide. Qui le saura jamais ?

<sup>5</sup> . « Française...très...francophile. »



mois. Ils l'ont baptisé — c'était sans doute pour lui interdire de protester : François-Joseph-Othon.

Le jeune archiduc attend son grand-oncle sur le quai. Il est troublé. Il a quitté dans la nuit la garnison d'Alt-Bunzlau (Bohême) en uniforme de colonel de cavalerie, pour être sûr d'arriver à Schönbrunn avant l'empereur. Il sait que celui-ci n'aime pas son père. Pas plus qu'il n'aimait le défunt archiduc, son oncle ; mais son père, c'est au présent qu'il ne l'aime pas. C'est jusqu'à son souvenir qu'il a banni. Comment pourrait-il aimer le fils de cet homme doublement mort ? Pourtant l'empereur l'a déjà chargé de le représenter à des réceptions officielles. A Prague, bien sûr. A Budapest, où il a parlé magyar. Mais surtout à Vienne. Ça l'a étonné. Aujourd'hui, c'est autre chose. Il n'a pas eu à le choisir. C'est un jeune Bosniaque, presque un enfant, qui l'a mis là. Qui l'a sorti de sa garnison pour le poser ici, sur ce quai, comme un soldat de plomb que la main du destin (une main d'enfant criminel) déplacerait à sa guise. Sauf que le soldat de plomb est un empereur putatif. De vingt-sept ans. Il n'a pas choisi, lui non plus, d'être là. Il va bien falloir qu'ils s'entendent.

L'empereur s'arrête un instant pour le regarder avant de descendre, depuis le plancher du wagon impérial dont on a ouvert la porte. C'est exactement ce qu'il pense aussi, en ce moment. Othon ou pas, c'est lui dont il devra faire son héritier. Et vite. Qu'il est jeune ! La même bouche épaisse, sensuelle, que son père. La même fossette dans le menton gras. Les yeux, peut-être, de Marie-Josèphe de Saxe ? *Ach !* Oublions cela !

Que faut-il faire ? S'avancer ? Aller au-devant ou attendre qu'il vienne à lui ? On n'a jamais autant pris soin de lui que depuis cette nuit. On le serre de très près. C'est agréable et désagréable à la fois. Car il ne sait pas si c'est le futur empereur ou la prochaine victime qu'on protège. Toutefois on ne lui indique rien. On propose seulement. On dirait qu'on le « canalise ». Que les autres savent avant lui où il ira, où il doit aller, où, de toutes les manières, on devra, de gré ou de force, le mener, mais justement : ce ne sera pas de force, toujours de gré. Au fond, c'est amusant. Il suffit de le prendre comme un jeu. Il faut qu'il trouve où tous ces gens silencieux, précis et rapides, désirent qu'il aille. L'inverse de l'armée. De dix ans de formation militaire. Faire semblant de croire qu'il va où il veut, qu'il fait ce qu'il veut, qu'il improvise, tandis qu'il ne cessera de se guider sur d'infimes indices de leurs intentions, perceptibles dans leurs regards ou dans leurs mouvements... Mais là, que faire ?

François-Joseph tend sa canne. Margutti la prend. Avance le pied. L'aide de camp le tient par derrière. Il voit la Schratt qui arrive, juste après. Elle aussi le regarde. D'un regard clair, glacial. Soudain, elle lui sourit. Du quai, plusieurs bras se tendent vers l'empereur. On le porte presque lorsqu'il met le pied sur le sol.

Charles-François-Joseph a décidé de s'avancer. François-Joseph est surpris. Il le regarde. Le trouve grand, svelte, comme lui quand il était jeune. Il a l'air gentil. Désarmé. Ça lui plaît. Ça l'émeut même. Parce que, manifestement, il ne sait que faire de cette charge tombée trop tôt sur ses épaules. Il connaît ça. N'avait-il pas dix-huit ans quand... ? Bon. Passons. Il ne va pas pleurer quand même ? Il lui serre les mains bien longuement, bien fermement. C'est un émotif, ce garçon. Un intellectuel et un émotif. Il prend son bras, s'appuie dessus. On lui a rendu sa canne, mais il préfère s'appuyer sur le bras de ce jeune homme. Le peuple aimera ça. Il aime déjà ça. Des vivats s'élèvent, d'abord timidement, c'est jour de deuil, puis plus fort. Allons ! A la voiture ! Sinon, dans quelques minutes, ce sera la liesse... Et cet œil droit qui coule tout le temps. Laissons couler... Si on prend cela pour des pleurs, tant mieux. Ce sont bien les seules larmes qu'il aura versées. De plus, question aura, image internationale des Habsbourg, lui, le vieux briscard, en train d'en écraser une au bras de ce petit, ce ne sera pas une mauvaise chose.

Tandis que les deux hommes, rendus immédiatement au château, commençaient à recevoir les condoléances des dignitaires de la cour, Gide, assis sur un banc, derrière chez lui, à l'ombre d'un coudrier, servait de secrétaire à Copeau en train de traduire Whitman. Dans la nuit, à l'étape de Tsingtsi hien, Victor eut l'idée d'un titre pour ses cahiers. Non plus *Voyage au Pays du Réel*, comme il pensait depuis le début, et qui lui semblait à présent un peu grossier, mais plus simplement et plus fortement sans doute, *Voyage* (il se leva pour l'écrire, VOYAGE, en lettres majuscules). Monfreid apprit par hasard que le *Tadjourah*, un vapeur qui faisait la navette entre Aden et Djibouti, arriverait ce soir à Aden. L'espoir revint. Il demanderait au capitaine de le prendre en remorque au retour. Gide trouva rapidement son travail ennuyeux. A l'origine, il devait aider Copeau dans sa traduction. En fait, Copeau étant plus familiarisé que lui avec l'anglais, il se contentait d'émettre un « Bô... pfou... oui », à chaque proposition de celui-ci, encore était-ce pour faire mine de réfléchir. Bientôt, Copeau trouva plus honnête et rapide d'éviter le ton

interrogatif, et Gide dut se contenter de recopier sans ouvrir la bouche. Entre deux clients, Freud acheva la lettre qu'il voulait envoyer à Lou le jour même, pour la remercier de son jugement à propos de sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* ; un jugement très aimable, trop aimable, et d'autant plus spontané que c'était Otto Rank et non lui-même, qui avait adressé à Lou, en même temps qu'à beaucoup d'autres, un tiré à part de son ouvrage. « Naturellement, écrivit Freud, je sais aussi que les contradicteurs, les bavards et les interprètes tendancieux remplissent également une mission importante ». Il entendit frapper. *Scheiße* ! Déjà ! La bonne alla ouvrir. Juste une phrase. Deux points : « ils accommodent une matière, par ailleurs difficilement assimilable, à l'usage du système digestif de la masse, mais ce ne sont point là des choses que l'on confesse tout haut. » Il reboucha son stylo. Se leva. Gide fit de même. L'attente des divines phrases de Whitman commençait à lui mâcher les fesses. Ça lui faisait l'effet d'un rabotage savant, un peu guindé. A chaque phrase, on sentait passer la varlope comme sur une planche de bois précieux, et l'on voyait (oui, Gide voyait tomber à ses pieds) un petit copeau de Whitman qui bouclait avec arrogance. *Whit ! man... Whit ! man... Whit !* Gide proposa à Copeau d'aller se coucher sur la pelouse. Copeau se dépla vers le haut. « Volontiers ! » dit-il.

A Schönbrunn, c'est au tour du corps diplomatique de venir présenter ses condoléances à l'empereur et à l'archiduc héritier. Il y a là bien sûr, le comte Berchtold — *der Weltmann-Tänzer*<sup>1</sup> comme l'appelle François-Joseph —, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, le comte Hoyos, chef de cabinet de Berchtold, et tout ce que l'Europe compte d'ambassadeurs, au premier rang desquels Tschirschky, l'ambassadeur allemand à Vienne. Derrière on intrigue, on triche, on joue des coudes. L'ambassadeur de France passera-t-il avant ou après celui d'Angleterre ? Ce dernier arrivera-t-il à coiffer l'ambassadeur de Russie ? Les ambassadeurs et plénipotentiaires espagnol, italien, roumain, turc, monténégrin... regardent d'un oeil intéressé, moqueur, méprisant. Ils ne sont pas dans la course. C'est Thys qui arrive le premier. Suivi d'Alavoine, de Deman, de Garrigou, de Girardengo. Il a couvert la distance Paris-Le Havre en très exactement 13 h 18 mn 28 sec. Sixième Mottiat, septième Pelissier, huitième Rossius. Soit une vitesse moyenne de 29 km/h. Sur bicyclette Peugeot, équipée de pneus Wolber. Neuvième Gauthy. Dixième Georget. Demain mardi seconde étape. Le Havre-Cherbourg : 364 km. Onzième Lapize.

---

<sup>1</sup> . « Le danseur mondain. »

Copeau et Gide s'apprêtaient à quitter la pelouse pour aller goûter, quand devinez qui vint à eux ? *Der Star*. L'étourneau. *Das bin ich !* C'est moi ! Zodillant à trafer lé rebeu, toutan braisé, mon bedi zanzoné !<sup>1</sup> Gide est heureux comme un enfant. Il est revenu ! Tout seul ! Maintenant, il est contre sa main. Est-ce qu'il va fuir s'il cherche à le prendre ? Non. Il se laisse faire. L'écrivain le tient dans la paume et il ne se débat même pas. Copeau s'amuse aussi. (En réalité, ça l'amuse beaucoup plus de voir le bonheur de Gide que d'observer le passereau.) Vite, vite ! A la cuisine ! Du lait et du pain trempé ! En attendant, de peur des chats, il l'enferme dans la volière.

Serguéi arriva à la Berggasse par le marché aux puces. A la longue, c'était devenu pour lui une telle habitude d'arpenter le trottoir du côté gauche, en descendant la rue depuis la Votivkirche, et de pénétrer dans l'immeuble entre la boucherie Kornmehl et la Ersten Wiener Consum-Vereines<sup>2</sup>, qu'il aurait été bien en peine de dire de quelle architecture était la façade, ou seulement cette chose simple, enfantine : combien fallait-il gravir de marches pour arriver à l'entresol ?

Est-ce qu'il reviendrait jamais voir Freud ? Est-ce qu'il remettrait jamais les pieds dans la Berggasse ? Ça l'avait saisi à la gorge, ce matin, en se réveillant. Après quatre années passées à venir là uniquement pour *se souvenir*, il n'était même pas fichu de trouver dans sa mémoire des indices palpables, certains, disponibles, impérissables, de son passage matériel et quasi quotidien dans cette rue. S'il fermait les yeux, qu'il empruntait ce chemin par la pensée, qu'est-ce qu'il restait ? Presque rien. Le tableau des prix de la viande chez Kornmehl — et encore, seulement celui qui jouxtait l'entrée du 19 : *Kalbschnitzel*, *Kalbsbraten*, *Rinderfilet*<sup>3</sup> —, la pente de la rue, à proximité de la Freiheitsplatz, inscrite dans le tendon des mollets, l'odeur de pot-au-feu dans l'escalier lorsqu'il sortait de sa séance à une heure, et le sourire infiniment triste et résigné de la jeune ravaudeuse à domicile, qui levait ses yeux verts de son ouvrage pour le regarder passer aux séances du mardi et du jeudi, derrière la croisée

---

<sup>1</sup> . « Sautillant à travers l'herbe, (et) tout empressé, mon petit sansonnet ». *Journal*.

<sup>2</sup> . Première coopérative alimentaire de Vienne.

<sup>3</sup> . Escalope de veau, rôti de veau, filet de bœuf.

entrouverte du rez-de-chaussée du numéro 27... Et puis même. Ce n'était pas ça. Il avait déposé, tout au long de ce trajet, tellement de choses intimes, poussé tellement de cris silencieux vers les fenêtres, confié une plainte si constante aux pavés de pierre géométriques dont étaient faits les murs à hauteur d'homme, qu'il s'étonnait de ne pas en recevoir l'écho en retour, ou d'en pouvoir lire la trace comme des graffiti, à lui seul perceptibles, du simple fait de s'engager dans cette rue.

Aujourd'hui, il venait en quelque sorte en pèlerinage. Il était arrivé en sens inverse, par le bas, le quai François-Joseph et le marché... Un peu avant, il traversa, afin d'avoir un recul convenable pour observer la façade. *Das haut einen um!*<sup>1</sup> s'exclama-t-il. Il était à hauteur du numéro 22, tourné de trois quarts par rapport à la vitrine d'un magasin de chaussures, et le patron, un certain Adolf Sedlak (s'il en croyait le nom porté sur l'enseigne), s'avança vers la devanture, croyant certainement avoir affaire à un client qui hésitait à entrer. Serguéi fit encore quelques pas pour disparaître à sa vue. Une porte cochère s'ouvrait à lui. Il se glissa dans son renforcement. Une plaque professionnelle de cuivre était fixée sur le piédroit. Serguéi la lut machinalement :

Fr. Hanka Pitea  
Übersetzerin  
*Schriftstücke, Geschäftsbriefe,*  
*Literaturwissenschaft,*  
*Abschiedsbriefe*<sup>2</sup>

Il n'avait jamais levé la tête plus haut que le premier étage. Encore que rarement. Pour tenter d'apercevoir une fois ou deux la femme du Professeur, derrière l'une des trois fenêtres de la salle à manger, juste au-dessus de l'inscription « Ersten Wiener » sur le linteau de la coopérative... Or, comment dire ? Autant le style du bas lui paraissait affreusement lourd, avec sa façade à gros bossages inégaux disposés, par paquets de deux ou de trois, autour des ouvertures du magasin comme de celles, austères et fonctionnelles, de l'appartement de Freud, autant le style des étages supérieurs arrivait à le bluffer, malgré un invraisemblable bric-à-brac néo-classique où le balcon de pierre et les fenêtres à arc surhaussé et fronton triangulaire du second faisaient bon

---

<sup>1</sup>. « C'est renversant ! »

<sup>2</sup>. « Traductrice : Documents, Lettres de commerce, Littérature scientifique, Lettres d'adieux. »

ménage avec le balcon de fer forgé et les fenêtres rectangulaires à fronton en arc de cercle du troisième... Il se dégagait de l'ensemble une impression d'unité factice, de poussive grandiloquence architecturale, que n'arrivait pas à faire oublier l'accumulation d'éléments secondaires d'une efficacité esthétique très inégale. Ainsi des doubles colonnes qui encadraient la croisée centrale du second, des consoles et des balustres du même étage, ou encore des coquilles de l'appui des fenêtres du troisième... Deux lions se faisaient face de part et d'autre du balcon de fer forgé... Tout en haut, au quatrième, deux bustes à l'antique regardaient sans frémir vers le bas...

Ce qui choquait finalement le plus, songea Serguéi, était cette prétention des étages supérieurs à gommer la lourdeur insurmontable du rez-de-chaussée et du premier. Quelque chose en lui se révoltait. Qui n'était pas seulement sa faculté de juger esthétique, mais le sentiment infantile d'une justice immobilière immanente, selon laquelle c'est Freud qui aurait dû habiter les appartements du second. Au lieu de quoi, l'avancée massive du balcon sur lequel le bourgeois du dessus venait prendre l'air enlevait une part de son quota de lumière — oh, sans doute bien infime, mais c'était tout de même un abus de pouvoir *symbolique* — à la salle à manger de Mme Freud.

Un homme apparut sous le porche du 19. Gros. Très gros. Habillé avec élégance cependant. Il le reconnut aussitôt. Le baron juif. Un patient de Freud. Le seul qu'il eût croisé plusieurs fois en arrivant ou en partant. Avec cet autre, au nom bizarre... comme Teckel — non, c'était une race de chiens — ou comme ce héros d'un roman de Stevenson... Dr Jekyll... ou quelque chose d'approchant<sup>1</sup>. Bon. C'était son tour. Le dernier rendez-vous. Pas une séance, une rencontre. Serguéi releva la mèche qui tombait sur son oeil droit. Pitea, n'était-ce pas le nom d'une ville de Suède, au fin fond du golfe de Botnie, à peu près à la latitude d'Arkhangelsk ?

En traversant la rue, il pensa : « J'ai dû mal lire. Ce devait être *Bewerbungsschreiben*<sup>2</sup>, ou n'importe quoi d'autre, mais pas *Abschiedsbriefe*, Lettres d'adieux ! » Il se moqua. Laissa passer un fiacre. En tout cas, s'il avait bien lu, c'était vraiment *verrückt*, insensé, cette plaque.

---

<sup>1</sup> . Il s'agit probablement de Ludwig Jekels.

<sup>2</sup> . Lettres de sollicitation.

Le sansonnet goûta au lait et au pain, mais sans se jeter sur la nourriture, de sorte que Gide put penser que ce n'était pas seulement la faim qui le lui avait ramené. « J'en aurais crié de plaisir », piaula-t-il, et il le porta dans son carnet.

Au concours du Conservatoire, le premier prix de tragédie fut décerné à Mlle Servièrè. A l'annonce de la décision, la salle, un public d'invités, siffla. Conspua le jury. « Vendus ! » « Pourris ! » « Vieux c... ! » Des poings se tendirent. On jeta des oranges sur le jury et sur la scène. La lauréate elle-même fut huée. « Hou ! Hou ! » (Chacun dans l'assistance connaissait ses protections politiques.) Elle ne se démontra point. Leva vers eux un menton impertinent. Les regarda sans crainte, salua, puis, prenant son temps, disparut. Quelqu'un cria, d'une voix de fausset, soulevant des rires dans la salle : « Est-ce que papa est satisfait ? »

L'empereur et les membres du gouvernement s'opposèrent à la venue à Vienne des souverains étrangers lors des obsèques de François-Ferdinand. Car, c'était sûr maintenant, on l'avait vérifié, le prince Alexandre, conseillé probablement par son père Pierre I<sup>er</sup> de Serbie, avait ordonné à Belgrade un deuil national de huit jours. Quant à Pachitch, le Premier ministre serbe, surenchérissant sur son souverain, il avait eu l'idée de faire célébrer dans les jours à venir une messe pour le repos de l'âme de l'archiduc et de la duchesse. Une farce ! Une mascarade ! Et d'un cynisme ! Ça fleurait la provocation... François-Joseph préféra ignorer. Plus que celle du roitelet de Serbie, il craignait la venue de Guillaume. On disait qu'il avait interrompu ses régates. Que n'avait-il continué à faire joujou tranquillement avec ses invités ! Qu'il avait quitté Kiel pour Potsdam. Un voyage de sept heures, ça donnait la mesure — excessive, comme en toute chose — de son impériale affliction. On ne pouvait tout de même pas l'inviter seul. On ne pouvait pas non plus lui interdire de venir par la même déclaration de principe qu'on adressait aux autres chancelleries. Quelqu'un suggéra de l'en dissuader indirectement. On lui ferait savoir qu'à part lui, aucun souverain ne serait invité aux obsèques. Ça le flatterait et, en même temps, il hésiterait à faire le voyage pour une cérémonie sans envergure, en fin de soirée, avec corps acheminés nuitamment par la gare comme deux colis. Et s'il persistait, malgré tout ? Eh bien, on le prendrait !

Fin de la réunion. On tousse. On remue du croupion dans son fauteuil. Le parquet crisse sous les semelles pressées de fuir. *Moment*

*mal!*<sup>1</sup> Entre le prince de Montenuovo. Aille ! Encore un problème d'étiquette ! *In der Tat*<sup>2</sup>. La cour portera le deuil. Tenue sombre et unie. Pas d'impératif de couleur. Une gamme allant du noir et du bleu au gris ou au beige. Brassard de crêpe noir au bras gauche. Les membres du gouvernement, eux aussi, seraient bienvenus de s'habiller avec discrétion. François-Joseph sourit. Il a vu la grimace, mal réprimée, de Léopold. Léopold, comte Berchtold von et zu Ungarschitz, Fratting et Pullitz. En voilà un, au moins, que ça gênera. Pensez donc ! Un deuil en été ! Se vêtir de gris quand les femmes sortent des liberty blancs, des taffetas moirés, des shantungs couleur safran...

Le salon est tendu de noir. Autour du catafalque, la lueur tremblotante des cierges fait briller les feuilles vernies des plantes vertes qu'on a amenées là en nombreux pots. Entre les deux corps, un énorme crucifix aux branches trilobées. Des touffes d'oeillets, au pied du Christ. Derrière les persiennes, la lumière intense du jour compose une double rangée de raies horizontales, dont la vision, associée à celle des halos des cierges, fait mal aux yeux. Leur tournant le dos, des officiers, le regard fixe, montent la garde de chaque côté du catafalque. Tout l'après-midi, des militaires et des civils se sont succédé. Certains prient à voix basse. D'autres saluent. D'autres encore se figent, immobiles, puis s'éloignent. Les visages de la duchesse et de l'archiduc sont lisses. D'une teinte ivoire, surtout aux orbites, sur les pommettes et le relief du menton, qui contraste avec celui, hâlé, des officiers. On dirait une sieste protocolaire qui se prolonge, et dont personne ici n'est de rang assez élevé pour en interrompre le cours.

Partout, des Serbes quittent précipitamment la Bosnie. A Sarajevo de nouvelles scènes de vandalisme ont eu lieu, touchant notamment les imprimeries des journaux *Srbska-Rice*, *Narod*, *Savic*, l'hôtel *Impérial* et l'hôtel *de l'Europe*, ainsi que des magasins et les écuries Jeffanovic. Un certain Pusara, collaborateur du *Srbska-Rice*, a été arrêté. Il est accusé d'avoir tenté de favoriser la fuite de Princip après l'attentat. Des dizaines d'autres arrestations auraient été effectuées depuis hier soir.

A Travnik, des manifestants catholiques et musulmans jettent des pierres contre les vitres de l'école serbe. Un pope, excédé, apparaît à

---

<sup>1</sup> . « Un instant ! »

<sup>2</sup> . « En effet. »



la fenêtre et tire sur la foule, blessant une personne. Son arrestation lui évite de justesse d'être lynché.

Comme prévu, Serguéi ne trouva pas chez Freud, qui le reçut dans son bureau, une analyse des faits différente de celle qui, semblait-il, arrangeait ici tout le monde. L'Archiduc n'était pas une grande perte pour l'Autriche. C'était même une bénédiction pour les Magyars et pour les... il pointa les index des deux côtés du front (intimidé par cette entrée en matière, ce Freud plein de verve, inattendu, Serguéi pensa : « pour les cocus ? »)... pour les cerfs. Pour ceux qu'il avait manqués, comme pour ceux qui vivaient encore, et — son oeil pétilla de malice — pour les parents et amis des cinq mille malheureux cervidés qu'il comptait, dit-on, à son tableau de chasse ! Puis il se rembrunit. Regrettable surtout pour sa femme et pour ses enfants. Un coup des Serbes, à l'évidence. « Gavrilo », quand même, quelle curieuse coïncidence anthroponymique ! Certains Viennois qu'il connaissait, ainsi que, bien sûr, toute la noblesse hongroise, ne manqueraient pas d'y voir la main de Dieu. Mais — *Sacrebleu !*<sup>1</sup> s'exclama Freud en riant, et il lui offrit un cigare, qu'il refusa — ça n'était pas autre chose que la Main Noire !

Pour placer un mot, Serguéi avança, croyant recevoir l'assentiment du Professeur, que cette mort était sans doute une délivrance pour l'empire. Son interlocuteur bougonna. Il paraissait même, appuya-t-il, qu'un dignitaire avait laissé échapper cette formule : « Enfin, on respire ! » Freud haussa les épaules. C'étaient des *Schwindel*, des bobards. On ne peut pas empêcher ça. Mais on n'est pas obligé d'y croire. (Il reconnaissait bien là le ton sans réplique de ses interprétations. Le style « on prend malgré tout un fiacre<sup>2</sup> », qui le mettait hors de lui parce que, si l'on protestait, on aggravait son cas par le fait même.) Toutefois il ajouta que le bruit courait en ville que l'empereur avait enterré son neveu d'une formule désinvolte. « On ne défie pas impunément le Tout-Puissant ! » aurait pontifié le vieux monarque en guise d'oraison funèbre. Ce n'était pas, mais pas du tout, ce que lui, Freud, avait entendu dire. Ce qui se colportait — il appuya sur le verbe colporter, *verbreiten*

---

<sup>1</sup> . En français dans la bouche de Freud.

<sup>2</sup> . Allusion probable à la note du carnet du Prince Carnaval : « Une épouse est comme un parapluie. On prend malgré tout un fiacre », que Freud a rendue célèbre.

—, c'est que François-Joseph se serait, au contraire, effondré en apprenant la nouvelle. « Encore ! J'aurai donc tout vu ! », aurait-il murmuré, selon le témoignage de l'adjudant général Parr. Qui ça ? Parr. C'est lui qui aurait apporté le télégramme. Oui, à Ischl... Freud, les yeux mi-clos, la tête levée vers le plafond, tira voluptueusement une longue bouffée de son cigare. (Il aurait dû accepter son offre tout à l'heure. Ça lui donnait envie à présent.) Remarquez, pondéra-t-il, il se racontait que, déjà, en septembre 97, il aurait eu une formule semblable en apprenant la mort de l'impératrice. « Rien ne me sera donc épargné sur cette terre », aurait-il dit devant le même Parr. Peut-être Parr commençait-il à radoter ? Ou alors l'empereur lui-même ? Freud sourit ironiquement. De toute façon, les formules simples sont toujours appelées à resservir. N'est-ce pas ? (Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Est-ce qu'il se moquait *aussi* de lui ?) Freud fit tomber la cendre en tapotant le cigare du majeur. En vérité, poursuivit-il, il avait peut-être dit chacune de ces deux phrases. L'une après l'autre. Voilà tout. C'était d'ailleurs assez dans ses manières, ce genre de revirement brutal... En revanche, cette histoire de Prater ouvert au public aujourd'hui lundi — « Vous en êtes sûr, au moins ? — Certain, j'y suis passé tout à l'heure » —, lui semblait tout à fait incroyable. Un manque total de délicatesse. Ah, ça le décevait vraiment ! Vraiment. *Wirklich...*

Freud lui offrit de prendre un bretzel dans une boîte de fer rectangulaire, qu'il avait sortie d'où ? Peut-être de la porte gauche du bureau, il n'avait pas vu. Cette fois, il ne se fit pas prier. « Prenez-en deux, insista Freud. C'est notre cuisinière qui les fabrique. Vous devez vous y être fait depuis toutes ces années à Vienne. Mais ils sont meilleurs, plus craquants que ceux que l'on peut acheter dans le commerce, ne trouvez-vous pas ? » Oui, dit Serguéi poliment, et, dans sa hâte à complimenter son hôte, il avala si vite le biscuit en forme de deux bras entrelacés, qu'il appelait, comme Mère, un « craquelin », à la française, qu'il n'eut pas le temps de savourer. Freud haussa les épaules. C'était la seconde fois, nota Serguéi, depuis le début de l'entretien. A la différence de la première cependant, il se gaussa de lui-même et de l'Autriche. A son âge il accordait encore beaucoup trop d'importance aux têtes couronnées. Résidu infantile, sans doute, de la curiosité inquiète à l'égard de la toute-puissance parentale. S'intéresser au destin des puissants de ce monde — leurs amours, leur santé, leurs suicides, leurs assassinats — n'était-ce pas transférer au cours de leurs existences, souvent banales, non seule-

ment l'attente héroïque que les nôtres avaient déçue, mais surtout une passion, un regret, un besoin compulsif de détails et d'exactitude, tout à fait disproportionnés par rapport aux émotions et aux aventures réelles que ces gens-là étaient susceptibles de vivre en tant qu'individus ? (Serguéi, flatté que le Professeur improvisât pour lui, ou peut-être seulement devant lui, opina.) Il se souvenait même avoir écrit à un ami... non... à son cousin, il était fort jeune en ce temps-là, c'était après avoir assisté un 1<sup>er</sup> mai... 1873 c'est ça... un 1<sup>er</sup> mai glacial et pluvieux, au défilé du jubilé des vingt-cinq ans de règne de l'empereur... que... oui... que le spectacle de cette troupe couronnée était la meilleure preuve contre la doctrine de la finalité... Il s'arrêta. Jugea un instant de l'effet de sidération sur son interlocuteur... Car ces princes, avait-il écrit — il le croyait toujours, mais il ne l'aurait pas écrit comme cela aujourd'hui, sans doute même se fût-il gardé de le dire —, ces princes ne servent même pas à quoi servent les faux bourdons chez les abeilles ! Il rit. Il avait, mon Dieu, l'insolence de ses dix-sept ans, s'excusa-t-il. Puis il regarda Serguéi en silence, souriant.

« Un faux bourdon de moins, dit Serguéi d'un ton neutre, manière de montrer qu'il avait compris.

— Oui, ah ! ah ! », fit Freud.

Il ajouta, soudain sérieux :

« Souhaitons que les abeilles des ruches voisines aient la même philosophie ! »

Serguéi ne comprit pas tout de suite l'allusion. Orienta la conversation sur le racisme antiserbe des Viennois, dont il avait eu quelque aperçu, ne serait-ce qu'en lisant les journaux de ce matin. Ils parlaient de « canaille », de « bandits », de « voleurs de moutons », de « bande de pouilleux ». Jusqu'à l'*Arbeiter Zeitung* qui se déchaînait haineusement. Le *Journal des Travailleurs*, l'organe de la viande à canons, qui voulait sa guerre... Freud n'eut pas l'air de s'émouvoir. Il n'y eut même pas moyen de trouver un terrain d'entente sur le racisme en général, car le Professeur pensait que certains peuples ont effectivement des défauts qui leur sont particuliers. Les Bosniens, par exemple, étaient des gens soumis devant le malheur. En outre, ils étaient si primitifs que la vie n'avait plus de sens pour eux s'ils perdaient la faculté de copuler. (Ben quoi ? C'était pas pareil pour tout le monde ? s'étonna *in petto* le jeune homme.) Néanmoins, peut-être par lassitude, mais Serguéi préféra croire par courtoisie à l'égard d'un patient d'origine slave, Freud lui expliqua doctement que la mort de l'Archiduc venait, sans aucun doute, d'écarter la perspective d'une

guerre, sinon inévitable, avec le Tsar... Nous y voilà, pensa Serguéi. Voilà à quelle abeille songeait, entre autres, le Professeur. Que celui-ci n'aimât pas le Tsar, Serguéi le savait de longue date. Depuis le début du traitement. Ou presque. Un jour, à la fin d'une séance où, Dieu sait pourquoi, il avait été question de la Douma des boyards, Freud, le raccompagnant à la porte, avait comparé Nicolas II à Koko, l'exécuteur des Hautes Œuvres dans une opérette dont il avait oublié le titre<sup>1</sup>. C'était, selon lui, un névrosé obsessionnel typique. Exagérément bon, exagérément sensible. Un homme qui ne pouvait, selon ses propres dires, supporter de voir couler le sang, son compte était bon, *bestimmt*<sup>2</sup>. D'ailleurs, ça n'avait pas empêché le sang de couler, *nicht wahr ?*<sup>3</sup> Quant à son projet de paix universelle, c'était du même tonneau. Un dangereux doux rêveur, ce Koko-là. Plus encore parce qu'il était doux que parce qu'il était rêveur. Quoique, là où l'avait placé le hasard... Vous ne pourriez pas, vous, me mettre en rapport avec lui ? Ça serait utile à deux personnes... et la suite. Deux fois, il la lui avait servie ! A croire que c'était sa plaisanterie favorite. La seconde fois, il n'avait pas osé l'interrompre, mais ce n'était pas l'envie qui lui manquait...

Donc, François-Ferdinand éliminé, le ciel redevenait serein entre l'Autriche et la Russie. Et croyez-vous que toute menace soit écartée à présent ? Oui, je le crois. L'Autriche-Hongrie ne sera-t-elle pas tentée de se débarrasser une bonne fois de la Serbie ? Freud émit un rire sonore. Il manipulait nerveusement l'un des coupe-papier qu'il avait sur son bureau.

« Imaginez-vous, le questionna-t-il, un pays de la taille de la France, puisque vous l'aimez, se venger militairement d'un pays comme... comme... *ach !* il oubliait son nom chaque fois... mais si, vous savez bien, ça ressemble à Montenegro... Monte... Monte... Monte-Carlo, c'est ça.

— Vous voulez dire Monaco, la principauté de Monaco ?

— Oui, c'est juste ! Eh bien voyez-vous la France lui déclarer la guerre pour une histoire de... je ne sais pas moi, de... disons de ministre des Finances assassiné par un habitant de Roquebrune jaloux des privilèges fiscaux de ses voisins ? Tout ça parce qu'il aurait reçu l'arme d'une société secrète monégasque s'entraînant sur les hauteurs de la Turbie et rêvant d'une Fédération des Grande et Moyenne Corniches ?

---

<sup>1</sup> . *Le Mikado*, de Gilbert et Sullivan.

<sup>2</sup> . « Assurément. »

<sup>3</sup> . « Pas vrai ? »

— Non, en effet ! », répondit Serguéi. Et il plaisanta à son tour.

Tandis qu'ils devisaient, Serguéi remarqua, à l'extrémité droite du bureau, près de la porte de communication, une statuette égyptienne qui tranchait sur les autres par sa haute taille. La mitre, le socle épais et rond, la tige qui la fixait par le dos, pas de doute, c'était la sienne ! « Son » égyptienne. Il la lui avait offerte au mois de mai, après que Freud lui eut explicitement suggéré l'idée de lui faire un cadeau, comme une marque symbolique de fin de cure. Il fut heureux de constater de visu qu'elle était en bonne place. Il était temps car, Freud, se levant, signifia que l'entretien était clos.

Une dernière fois, Serguéi traversa le cabinet. Il croyait le connaître dans ses moindres recoins, les yeux fermés. Or, curieusement, il constata que des zones entières de celui-ci demeuraient dans une sorte de flou. Celle qui se trouvait derrière le divan, par exemple. Il savait bien qu'il y avait, de chaque côté du piédestal supportant la sculpture de la tête d'un Romain, deux grands fragments de fresques pompéiennes — un centaure et un dieu Pan —, mais au-dessous ? Des dessins humoristiques sous cadre, une frise, un silène, un papyrus égyptien. Quoi d'autre encore ? Dans quelle disposition ? Finalement, il n'aurait gardé en mémoire, impérissable, que le souvenir du parcours de la porte au divan et retour, ainsi que le spectacle de ce qu'il avait en bout de pieds : le poêle de faïence, le moulage en plâtre de Gradiva, et le détail des antiques que contenait la vitrine, à droite du poêle. Sûr ? Sûr. Non. Même pas. Tiens, déjà, rien que dans l'espace exigü compris entre le bord du moulage de plâtre et celui du tapis oriental accroché au mur au-dessus du divan, il oubliait le portrait photographique de Fleischl dans son beau cadre, et la reproduction, minuscule en comparaison, du tableau d'Ingres représentant Oedipe et le Sphinx...

Le plancher craqua sous le tapis. Freud avait déjà ouvert la petite porte tapissée qui donnait directement dans le couloir de l'entrée. Serguéi jeta un ultime regard derrière lui. Un regard douloureux, presque suppliant. C'était l'ancien appartement de Rosa. La soeur préférée de Freud à ce qu'on disait. Elle était belle, paraît-il. Aussi belle que la Duse. Ce n'était pas rien. Il se sentit fier d'avoir vécu aussi longtemps en ces lieux. Une heure multipliée par combien de jours ? Il faudrait qu'il compte. Mis bout à bout, ça devait faire quelque chose comme... un mois et demi d'occupation horizontale de l'espace. Dérisoire. Mais aussi près de mille heures du temps et de la vie si précieuse du Professeur...

Tout en marchant, Freud le complimenta une fois encore sur la « tsarine » — ainsi avait-il élogieusement baptisé Thérèse—, et l'accompagna, ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là, sur le palier, où il demeura à le regarder descendre sans mot dire jusqu'à l'entresol.

Serguéï n'osait pas se retourner. Il sentait dans son dos que Freud ne bougeait pas. Qu'il restait là. S'il se retournait, il devrait lui sourire. Lui dire un mot. Ou peut-être affronter ceci, de plus menaçant : le regard doux, tranquille, et pourtant pénétrant de Freud... Une marche. L'autre. Freud ne bouge toujours pas. Est-ce qu'il est encore là ? Bien entendu. Encore une marche. Le jeune Russe a l'impression de vivre la même épreuve mortelle que celle de la femme de Loth... C'est que, depuis cette séance des premiers mois d'analyse où, gêné sans doute qu'il se retournât à tout bout de champ pour l'approuver, le Professeur lui avait dit, sans gentillesse, qu'il faisait cela pour lui montrer qu'il avait de beaux yeux (vous vous rendez compte ? quelle humiliation et quelle honte !), non seulement il ne s'était plus retourné, mais surtout il craignait d'avoir à rencontrer son regard... Néanmoins, il avait aujourd'hui motif à craindre une chose infiniment plus gênante que la moquerie... Eh bien, quoi ? Que... Oui... Qu'en se retournant, force fût de constater que les yeux du Professeur étaient *tristes*.

Serguéï entendit la lourde porte se refermer. Soulagé, il tendit l'oreille. Sur la pointe des pieds, il remonta jusqu'au palier, puis il redescendit lentement, en prenant son temps, la main glissant sur la rampe fixée au mur, au-dessous de la frise aux couleurs pastel, dont l'argument était une corne d'abondance se développant sans fin en volutes très chargées. C'est dans cet escalier qu'en descendant il avait rencontré Martin, l'aîné des fils de Freud, qui montait les marches deux à deux, et qui, fort civilement, lui avait abandonné la rampe de gauche, se serrant du côté de la cage d'escalier. Il devait avoir une vingtaine d'années à l'époque, c'était en février ou mars 1910, tout au début du traitement. Et il avait aussi rencontré Anna sur le palier (elle rentrait comme il sortait), une très jeune fille. Quinze ans à peine. Pas belle, mais pas désagréable non plus. Il avait terriblement fantasmé à son endroit — la différence d'âge ? quel âge croyez-vous donc qu'avaient les plus jeunes pensionnaires de la Wipplingerstrasse ?—, en pure perte au demeurant. Mais c'était, comment dire ? réchauffant pour le cœur et pour la pensée les jours où il lui était difficile d'aller s'allonger à la Berggasse....

Compta, en raclant de la semelle sur le rebord de chacune, les marches qui ramenaient au hall d'entrée. D'abord six, puis une, deux, trois et quatre encore, avant d'atteindre le carrelage, inégal et délabré, du couloir, sur lequel il sauta les pieds joints, comme un enfant. Et là, soudain, il fut saisi d'une exaltation aussi brutale qu'inattendue. « J'ai tenu ! » triomphait-il en lui-même, « J'ai tenu ! » Il se le répéta deux fois encore : « J'ai tenu ! », « J'ai tenu ! », avec, à la dernière, un sifflement qui lui échappa entre les dents.

S'il n'était pas sûr d'être tout à fait guéri (guéri, guéri, ça signifiait quoi au juste ? qu'il s'occupât d'économie, ce qu'il détestait toujours, ou que les fesses proéminentes des femmes lui fissent à présent moins d'effet que leurs tétons, les cheveux en bandeaux ou les bouches tristes des madones ?), en revanche il avait payé de sa poche et de sa personne pour avoir le droit d'être ce « morceau de psychanalyse », comme avait dit Freud, et de le rester.

Au premier étage du Konak de Sarajevo, on bénit une nouvelle fois les cercueils. Puis on les ferma. On les scella. Les clés, à leur tour, furent mises sous scellés. On joua l'hymne national. Des sous-officiers et des soldats du 84<sup>e</sup> régiment d'infanterie descendirent les cercueils au rez-de-chaussée. On les plaça dans deux fourgons séparés. Vers six heures, le cortège s'ébranla. En tête, plusieurs bataillons d'infanterie. Suivis d'escadrons de cavalerie. L'orchestre jouait, assez mal on le comprend (c'était un orchestre rompu à des hymnes martiaux et triomphants), une marche funèbre. Vingt-quatre coups de canon furent tirés tout au long du trajet. Devant le parc François-Joseph il y avait foule. Les gens se découvraient. Ils avaient l'air tristes, déboussolés, inquiets. Pourquoi le hasard avait-il choisi leur paisible bourgade pour dégringoler ce couple de braves bourgeois, dont on ne se doutait même pas, avant-hier, qu'ils étaient si proches de l'empereur dans la parenté ? Qui donc ça pouvait-il gêner que l'Archiduc vînt ici avec sa dame pour passer en revue les 11<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> corps d'armée de Sa Majesté ? Non, c'était tout simplement *bête*, cette affaire. Bête et très dérangent. Drôlement préoccupant. Moins pour eux, sans doute, que pour Potiorek, mais quand même... Ils sentaient bien confusément que, d'une manière ou d'une autre, ça allait retomber sur leurs têtes ou sur celle de leurs enfants, comme dit le Livre.

Le train prit la direction sud-ouest, puis plein sud. Vers Mostar et vers Metkowitch.

*C'est inutilement qu'on assassinera les peuples et les rois,* venait d'écrire Jaurès pour son article de *L'Humanité* du lendemain.

Il desserra un peu sa cravate, qu'il portait déjà très lâche. Leva les deux coudes, d'un mouvement coordonné des bras qui fit remonter légèrement les manches de sa veste sur ses poignets.

Hésita. Puis... Allez, tant pis ! (Renard — Dieu ait son âme — dirait encore que ses images ne sont pas neuves mais qu'elles sont rafraîchies !) Il l'écrivait comme ça lui venait :

*... un filet ajouté au fleuve de sang qui a coulé en vain sur la péninsule balkanique.*

Blum lui avait rapporté ce que Renard pensait de son style. En gros, qu'il lui manquait de s'être frotté à la discipline du poème. Du poème en prose. Avec lui, on ne savait jamais s'il se moquait ou pas. Comme ce soir-là, ce devait être en décembre 1904... début décembre, puisqu'ils avaient parlé de son duel avec Déroulède... où ils avaient pris un grog ensemble, à minuit, au Café Napolitain — un drôle de mélange d'eau brûlante et de rhum, c'était la première fois qu'il en buvait, et il se souvenait avoir rajouté de l'eau froide et demandé au garçon une paille, au grand effarement de celui-ci... Donc Renard, qui ne cessait pas de serrer les mains d'un tel et d'un autre,

*Si l'Europe entière ne révolutionne pas sa pensée et ses méthodes...*

avait comparé les mots qu'il utilisait dans ses discours à des moellons. Des moellons !

*... l'Orient de l'Europe restera un abattoir où au sang du bétail se mêlera le sang des bouchers...*

Des moellons, ça pouvait être interprété dans le sens de la lourdeur ou dans celui de la solidité.

*... sans que rien d'utile ou de grand germe de tout ce sang répandu et confondu.*

Hein ? Que croire ?

Son gilet le serrait un peu à l'estomac. Il déboutonna le bouton du bas. Le suivant. Il s'était fait une autre tache de graisse, là, à gauche. Le bouton de dessus pendait au bout de son fil. Jaurès, d'un coup sec, l'arracha. Le glissa dans son gousset. Il faudrait qu'il demande à Louise. Non, plutôt à Madeleine<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup>. Sa fille.



« Un café, Monsieur Jaurès ?

— Un café ? Non, merci mon petit Bertrand. Pas à cette heure-ci. »

A Morges, près de Lausanne, ils sont tous là. Alfred Cortot, Fritz Kreisler, Karl Muck, Enrico Caruso. Et aussi Félix Weingartner, Timothée Adamowski, Ossip Gabrilowitsch et Yolanda Merö-Irion. Assis autour de la table de leurs hôtes, Hélène et Yan Paderewski, dressée sur la terrasse de leur villa d'où l'on plonge sur les fleurs exotiques et les arbres rares du parc de vingt-cinq hectares qui descend en pente douce vers le Léman. Une drôle de bâtisse, la villa *Riond-Bosson*. Un stupéfiant mélange de chalet suisse, de palais des Doges, de musée d'art contemporain et de hall de gare, revisités par Otto Wagner. On parle, bien sûr, de Sarajevo. Des responsables de l'attentat. De ses bénéficiaires. Sont-ce les mêmes ? De ses conséquences. Pour chacune des nations représentées ce soir ici. Pour la Pologne surtout. Si les Allemands et les Russes s'affrontent, ce sera sur le sol de la Pologne, avance Paderewski. Une chance unique de ressusciter une patrie qui n'existe plus sur les cartes depuis un siècle. Yan l'appelle de ses vœux. Hélène ne dit rien, mais ses yeux brillent d'exaltation à cette idée. Il y a un long moment de silence, de grande gêne. On est ici entre musiciens. Entre gens qui mourraient, certes, pour la musique, mais pour la patrie vous plaisantez, c'est en quelle clé ? Non pas que cette réaction les surprenne de la part de Yan et d'Hélène. Qui ne connaît le militantisme de l'un comme de l'autre ? Mais c'est l'intensité de la joie sauvage de Yan, la détermination douce mais implacable de son épouse, qui les sidèrent. Et puis, chacun attendait l'inéluctable sans y croire. Maintenant, on y est. Dans ce décor de luxe, au sein de ce temple de l'art planté au beau milieu d'une Suisse paisible, diaphane, qu'on voudrait croire sans frontière et où l'on peut s'imaginer apatride, le belliqueux verdict du couple Paderewski tombe comme l'annonce du jugement dernier.

La première, Merö-Irion, la pianiste hongroise, sent qu'il faut briser la glace. Elle chahute gentiment son collègue russe, Ossip, à cause de son nom.

« Déjà, dit-elle, nous tenons le criminel. On a parlé de deux personnes : il n'y en a qu'une. C'est notre ami Ossip. N'est-ce pas Ossip ? »

On commence à entendre quelques rires timides. Yolanda, encouragée, poursuit :

« Les journaux ont parlé d'un certain *Gavrilo* Prinzip et d'un typographe nommé *Cabrinovitch*. Nous sommes, nous tous, ici, ce soir, les seuls à savoir qu'il s'agit en fait de notre éminent pianiste Gabrilowitsch. D'ailleurs, on chuchote que l'attentat avait été commandité par les Russes. Est-ce que je dois, moi, hongroise, et toi, Fritz, autrichien, lui demander des comptes ?

— Oui, oui ! disent ensemble Karl et Timothée.

Eh bien, *batouchka*<sup>1</sup> Ossip, demande Yolanda d'un ton dur et sifflant qu'elle veut inquisiteur, où étiez-vous durant la matinée de dimanche ? Allons ! *Scari ! Scari !*<sup>2</sup> Répondez ! »

Ossip et les autres rient.

A deux heures trente du matin, au Havre, sur le boulevard de Strasbourg, on donna le départ de la deuxième étape du Tour de France. Malgré l'heure indue, un public nombreux s'était déplacé pour y assister.

Les enfants des écoles de Metkowitz, surtout les plus petits, n'y comprenaient rien. On les avait tirés du lit à cinq heures, lavés et habillés à la hâte — avec les habits du dimanche un mardi ! —, et maintenant ils marchaient vers la gare, traînant la semelle et bâillant. Mais, à mesure qu'on approchait, ils reconnaissaient leurs copains, leur voisin, l'instituteur, et ils se rassuraient. D'un exode matinal incompréhensible, cela se muait en la préparation d'une grande fête, ou d'une surprise que les adultes voulaient faire et où leur présence était, ils le sentaient bien, indispensable. A six heures, le train spécial en provenance de Sarajevo entra en gare. A présent, ils comprenaient. C'était un enterrement. Pas tout à fait. Une sorte de cérémonie militaire et religieuse pour le gros bonhomme chamarré et sa femme que des méchants — forcément des méchants — avaient tués avant-hier dans cette ville plus au nord où seulement quelques-uns d'entre eux, des fils de commerçants, de fonctionnaires municipaux ou de pope, avaient

---

<sup>1</sup> . « Petit père. »

<sup>2</sup> . « Vite ! Vite ! »